



© Hurt Van der Elst

In bed with the sleeping beauties

Ou comment, du célèbre roman de Yasunari Kawabata, Kris Defoort et Guy Cassiers construisent leur deuxième spectacle lyrique.

« Au final, nous espérons générer une situation où le public a presque l'impression d'être au lit entre ces deux personnes qui vivent des moments très intimes. » Ceux qui connaissent déjà le travail de Guy Cassiers ne se laisseront guère émoustiller par sa déclaration d'intention. Les aventures perceptives que les spectacles du metteur en scène belge façonnent sont en effet plus cérébrales que physiques, plus abstraites que figuratives, plus littéraires que littérales. La façon dont il aborde avec le compositeur Kris Defoort le fameux roman de Yasunari Kawabata, *Les Belles endormies*, ne déroge pas à ses principes esthétiques. Aucun dérapage olé-olé à l'horizon, il s'agit ici de privilégier l'introspection, de pénétrer l'esprit du protagoniste, le vieil Eguchi, qui fréquente un bordel d'un genre particulier où des voyeurs du troisième âge viennent passer la nuit pour partager

le lit de très jeunes filles sous narcose. À l'image des règles de la maison, qui interdisent tout contact physique explicite entre les belles quasi mortes et les vieillards bientôt morts, l'écriture de Kawabata exacerbe avec une insistance nécrophilique le sentiment d'inaccessibilité qui sépare les êtres. La présence des jeunes filles ravive la libido d'Eguchi mais d'une manière qui s'émancipe d'un impérieux désir de possession sexuelle. Il s'agit davantage d'une *libido videndi*, un pur désir de voir, de se voir. Les émotions que suscitent les corps des adolescentes sont liées dans son esprit à des événements passés : c'est sa propre existence et le cycle de la vie que vient contempler Eguchi. Cette pluralité temporelle qui compose le personnage s'exprime dans l'opéra au moyen d'une remarquable polyphonie vocale. Un chœur féminin rend compte de ce qu'il ressent au présent aux côtés

des belles endormies : « La chaleur ne pénètre pas dans le corps du vieil homme, mais l'enveloppe comme un voile. »

Une soprano incarne les souvenirs de femmes qu'il a connues au cours de sa vie, jusqu'à la mère, la toute première femme : « Quand le vieil homme avait caressé le corps de sa mère sur son lit de mort, il avait effleuré les seins affaissés. Mais il n'avait pas eu l'impression que c'était des seins. Même maintenant, il ne peut les voir ainsi. Ce dont il se souvient, ce sont les seins d'une jeune mère contre lesquels, enfant, il se blottissait dans son sommeil. »

Le rôle d'Eguchi est lui-même dédoublé en une voix chantée (celle d'un baryton) et une voix parlée (celle d'un comédien) dont l'amplification subtile donne l'impression qu'il s'adresse à lui-même.

L'adaptation lyrique des *Belles endormies* que Guy Cassiers signe avec Kris Defoort privilégie ainsi la forme du monologue intérieur. Comme l'explique le compositeur : « La musique exprime beaucoup de sentiments, mais je veux parfois aussi conserver le texte qui a formulé les pensées. En imaginant des notes pour cela, je peux

ajouter une autre couche à la musique. Dans *House of the Sleeping Beauties*, il s'agit en fait d'un monologue. Tout se passe dans la tête de cet homme. C'est l'un des défis que j'ai aimé relever avec Guy Cassiers, chercher une réponse à la question : comment allons-nous traduire cela en images et en musiques ? » Le dispositif scénique scanne l'intimité du personnage en effaçant la distance entre les spectateurs et les acteurs « comme quand on lit un livre qu'on aime », selon l'expression de Guy Cassiers. Ce qui compte c'est d'être au plus près des mouvements de l'âme, de scruter les mécanismes psychiques pour les rendre visibles sur scène. *House of the Sleeping Beauties* pourrait très bien s'intituler *Dans la peau d'Eguchi*. D'ailleurs les spectacles de Guy Cassiers pourraient tous être rebaptisés sur ce même modèle : *Dans la peau de Marcel* (pour les quatre pièces qu'il a consacrées à *À la recherche du temps perdu*), *Dans la peau d'Hitler*, *Lénine et Hiro-Hito* (pour *Wolfskners*, dérangeant triptyque sur les trois dictateurs saisis dans leur quotidien). Des projections vidéo de fresques atmosphériques animées au ralenti sont traitées comme autant de prolongements de l'intimité du personnage. Elles interagissent avec la présence des comédiens, des chanteurs et d'une danseuse qui apparaît à plusieurs reprises dans les hauteurs du fond de scène, emprisonnée dans des draps, des voilages puis des entrelacs de cordes. Cette chorégraphie imaginée avec le concours de Sidi Larbi Cherkaoui nous rappelle incidemment que l'être humain n'est rien d'autre qu'un animal suspendu à la toile des sentiments et des significations qu'il a lui-même tissée.

House of the Sleeping Beauties est le résultat d'une collaboration étroite entre deux personnalités qui ont déjà créé ensemble un précédent spectacle musical, *The Woman Who Walked Into Doors* (2001) d'après un roman de l'écrivain irlandais Roddy Doyle. Leur démarche désarticule l'habituelle répartition des rôles entre compositeur et metteur en scène. L'élaboration du livret, la composition de la partition et la concrétisation de la mise en scène s'entremêlent au gré de l'évolution de ce que devient le spectacle. Guy Cassiers insiste sur la liberté qu'offre un tel

« Cette chorégraphie imaginée avec le concours de Sidi Larbi Cherkaoui nous rappelle incidemment que l'être humain n'est rien d'autre qu'un animal suspendu à la toile des sentiments et des significations qu'il a lui-même tissée. »

processus : « Étant donné la façon dont nous travaillons, nous nous accordons la possibilité de choisir ce que nous dirons et de quelle manière nous le raconterons. En délivrant certaines informations grâce aux images, nous ne devons plus les chanter. Et vice-versa. » D'où la cohérence organique d'un spectacle davantage soucieux de la construction d'une dramaturgie sensorielle que du respect d'une forme préétablie. La musique ne semble pas préexister au spectacle ; elle est l'un des éléments qui se déploient dans le temps de la représentation pour figurer les voyages introspectifs d'Eguchi. Quand celui-ci franchit le seuil de la chambre où dort une jeune fille, la musique surgit comme par enchantement pour donner corps aux fantasmes, aux rêveries et aux souvenirs du vieil homme. Kris Defoort n'a pas peur du vide. Sa partition procède par mouvements de tensions et de détentes avec un effectif instrumental composé de vingt-deux musiciens (dix instruments à cordes, instruments à vent, vibraphone, marimba, harpe et piano) qui permet une souplesse d'ajustement. Les différentes séquences musicales installent des ambiances, suggèrent des atmosphères sans imposer la lourdeur d'une écriture qui souhaiterait prendre le dessus. Cette impression de musique en train de s'inventer au fur et à mesure du déroulement de l'œuvre peut être reliée au parcours artistique de Kris Defoort. Sa formation classique s'est en effet enrichie d'une pratique du jazz comme pianiste avec différents ensembles en Belgique et aux États-Unis. Son goût

originel pour l'improvisation influence de façon souterraine son expressivité musicale. L'harmonie du jazz résonne toujours dans la liberté de ses constructions.

Prix Nobel de littérature en 1968 et homme de lettres japonais le plus traduit à l'étranger, Kawabata continue d'exercer une puissante fascination sur les lecteurs occidentaux, parmi lesquels se trouvent quelques artistes plus ou moins talentueux. Ses *Belles endormies* ont ainsi donné lieu à plusieurs adaptations, rarement convaincantes, dans les domaines du cinéma, du théâtre et des arts plastiques. Le grand mérite de l'opéra de Kris Defoort et de Guy Cassiers est de prendre pleinement appui sur l'écriture de Kawabata sans chercher à l'illustrer. Leur transposition du roman ne s'arrête en effet pas à l'anecdote des visites au bordel ou aux effets japonisants ; elle rend palpable les énergies contradictoires qui travaillent le texte en profondeur, entre réticence à verbaliser les sentiments et foisonnement de leurs suggestions. Le spectacle transmet la puissance poétique du texte selon une logique qui est celle de la sensation grâce à une conjonction inventive de toutes les ressources du genre opératique. Le spectateur est en immersion dans un espace scénique et musical polysensoriel. C'est en ce sens que Kris Defoort et Guy Cassiers atteignent leur but : nous donner l'impression d'être au lit entre Eguchi et ses belles endormies.

Stéphane Malfettes